

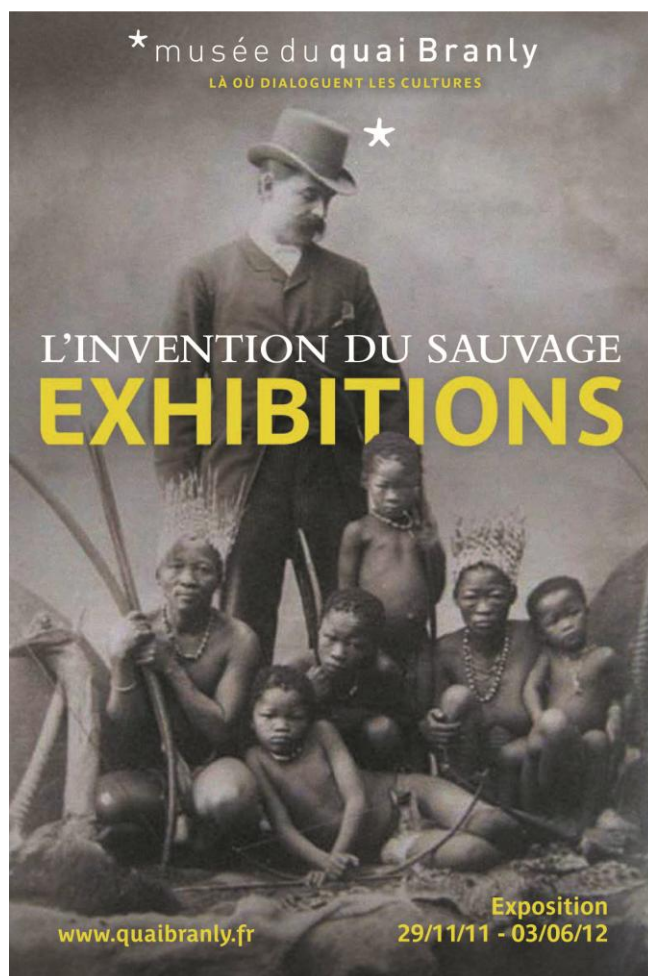


*musée du quai Branly
LA OÙ DIALOGUENT LES CULTURES

EXHIBITIONS L'INVENTION DU SAUVAGE

29/11/11 – 03/06/12
Mezzanine Ouest

Commissaire général : **Lilian Thuram**
Commissaires scientifiques :
Pascal Blanchard & Nanette Jacomijn Snoep



EXHIBITIONS met en lumière l'histoire de femmes, d'hommes et d'enfants, venus d'Afrique, d'Asie, d'Océanie ou d'Amérique, exhibés en Occident à l'occasion de numéros de cirque, de représentations de théâtre, de revues de cabaret, dans des foires, des zoos, des défilés, des villages reconstitués ou dans le cadre des expositions universelles et coloniales. Un processus qui commence à la fin du 15^e siècle et au début du 16^e siècle dans les cours royales et va croître jusqu'au milieu du 20^e siècle en Europe, en Amérique et au Japon.

* SOMMAIRE

■ EDITORIAL DE STEPHANE MARTIN
Président du musée du quai Branly

■ EDITORIAL DE LILIAN THURAM
Commissaire général de l'exposition

■ AVANT-PROPOS DE PASCAL BLANCHARD
Commissaire scientifique de l'exposition

■ AVANT-PROPOS DE NANETTE JACOMIJN SNOEP
Commissaire scientifique de l'exposition

■ PARCOURS DE L'EXPOSITION

ACTE 1 - LA DECOUVERTE DE L'AUTRE
Rapporter, collectionner, montrer

ACTE 2 - MONSTRES & EXOTIQUES
Observer, classer, hiérarchiser

Scène 1 : La construction des prétendues « races »
Scène 2 : Le difforme et le lointain mis en scène

ACTE 3 – LE SPECTACLE DE LA DIFFERENCE
Recruter, exhiber, diffuser

Scène 1 : La professionnalisation des exhibitions
Scène 2 : L'Indien d'Amérique à la conquête du monde
Scène 3 : Artistes exotiques

ACTE 4 – MISES EN SCENE RACIALES ET COLONIALES
Exposer, mesurer, scénariser

Scène 1 : Les jardins d'acclimatation
Scène 2 : Les villages exotiques itinérants
Scène 3 : Les expositions universelles et coloniales

■ EPILOGUE
Un mouvement progressif dans les années 30

■ GENERIQUE DE L'EXPOSITION

■ AUTOUR DE L'EXPOSITION

Le colloque international « Autour des zoos humains »
Le catalogue
Le hors-série
L'audioguide
Les visites
Le *before* Exhibitions
La boîte à question
Les actions pédagogiques
Le cinéma

■ LES COLLECTIONS HISTOIRE ET PHOTOGRAPHIES DU MUSEE DU QUAI BRANLY

■ FONDATION LILIAN THURAM – EDUCATION CONTRE LE RACISME

* EDITORIAL DE STEPHANE MARTIN

Président du musée du quai Branly



« Du sordide au mercantile, jusqu’au sommet de l’indécence, les zoos humains ont ouvert la voie à des imaginaires que cette exposition restitue magistralement. »

Il semble difficile aujourd’hui de comprendre comment on a pu percevoir, réduire et montrer des êtres humains à l’état d’objets et comment ce phénomène a pu susciter une telle fascination à travers les siècles.

Du sordide au mercantile, jusqu’au sommet de l’indécence, les zoos humains, foires, cirques, *ethnic* ou *freak-shows* et autres spectacles mettant en scène l’exploitation, la dépossession de l’homme par l’homme, ont ouvert la voie à des imaginaires que cette exposition restitue magistralement.

Depuis la Renaissance, les civilisations extra-occidentales ont en effet suscité avec la même intensité curiosité et attraction, dégoût et répulsion. Les nombreuses œuvres présentées dans “EXHIBITIONS, L’invention du sauvage” permettent cette traversée des apparences et une appréhension plus subtile de l’arbitraire des regards. Émaillée de passionnants dispositifs multimédias, cette exposition ne présente pas moins de cinq cents pièces et documents. Tous les supports sont réunis pour donner une juste idée de la représentation de l’“Autre”, dans sa complexité et sa diversité.

Comme le dit très bien Pascal Blanchard, l’un des commissaires de l’exposition : “Toute la période des zoos humains correspond à l’absence de référents de l’Occident face aux altérités”, or il s’agit bien, en filigrane, de “marquer la différence, fixer une frontière invisible entre le normal et l’anormal”, de réfléchir sur les frontières entre “nous” et ceux que l’on considérait comme des individus exotiques ou sauvages. Cette sauvagerie légitime par ailleurs l’érotisation du corps vu comme une transposition fantasmée ou un miroir déformant et dérangeant. Le monstre n’est pas nécessairement celui que l’on croit, et l’imagerie qui s’y rattache en est une évidente démonstration.

Cette exposition est née d’une rencontre entre Pascal Blanchard, spécialiste de l’histoire coloniale et de ses “fractures”, et Lilian Thuram, qui a prêté son nom, son image, sa conviction, pour mettre en lumière cette part souvent ignorée d’un passé qui nous est pourtant proche. Je les remercie vivement, ainsi que Nanette Jacomijn Snoep, responsable de l’unité patrimoniale Histoire du musée du quai Branly, qui a contribué à l’enrichissement de ce projet mené avec autant de talent que de courage.

Stéphane Martin



Depuis mon enfance, je m'interroge sur certains préjugés. Ces interrogations m'ont amené à m'intéresser à l'esclavage, à la colonisation, à la sociologie, à l'économie, à l'histoire du racisme...

Découvrir les zoos humains il y a dix ans, grâce à Pascal Blanchard et aux chercheurs qui ont travaillé avec lui, a été une grande révélation. J'ai été surpris par l'ampleur du phénomène qui était devenu, au cours du temps, une culture de masse.

L'image de ces femmes, de ces hommes, de ces enfants exposés, exhibés, montrés, humiliés, se retrouvait sur des cartes postales, des affiches, des peintures, de la vaisselle, des souvenirs... En regardant les films ou les photographies des exhibitions, on voit des familles en balade, des enfants qui sourient, des spectateurs heureux.

« La connaissance des zoos humains m'a permis de comprendre un peu mieux pourquoi certaines pensées racistes existaient encore dans nos sociétés. »

Le public était au spectacle, niant l'humanité de ces enfants, de ces femmes, de ces hommes, comme celle de Saartjie Baartman au début du 19^e siècle, celle d'Ota Benga au début du 20^e siècle ou celle des arrière-grands-parents de mon ami Christian Karembou, exhibés au Jardin d'acclimatation de Paris et en Allemagne en 1931. Toutes ces histoires font partie de notre patrimoine commun. Pourtant, elles sont encore trop peu connues. Il reste beaucoup à écrire, à montrer, à raconter, à transmettre...

La connaissance des zoos humains m'a permis de comprendre un peu mieux pourquoi certaines pensées racistes existaient encore dans nos sociétés. En effet, lorsque je vais dans des écoles parler du racisme, les enfants ne savent toujours pas qu'il n'y a pas plusieurs races mais une seule espèce : *Homo sapiens*. Combien de personnes pensent encore, de façon consciente ou inconsciente, que la couleur de peau détermine les qualités ou les défauts de quelqu'un ? Les Noirs courent-ils plus vite ? Les Blancs nagent-ils plus vite ?

Après deux années de travail et de recherches, je suis heureux de présenter cette exposition qui nous permet de comprendre notre présent et dont l'ambition est d'expliquer les préjugés racistes, hiérarchisants et méprisants, qui subsistent dans notre société. Ces images qui hier "fabriquaient du sauvage" doivent nous permettre aujourd'hui de déconstruire ces schémas de pensée qui voudraient faire croire qu'il y aurait des humanités supérieures à d'autres.

Aujourd'hui encore, pour beaucoup de communautés, la meilleure façon de se définir consiste à s'opposer à d'autres : "Ils sont comme ça et nous, nous ne le sommes pas."

Pouvons-nous avoir une bonne estime de nous-mêmes sans dénigrer l'Autre ? La rencontre avec l'altérité, qui peut être sexuelle, culturelle, religieuse... mais qui peut aussi concerner le conjoint, la sœur, le frère, l'ami, le fils ou la fille, devrait être une négociation permanente.

Après tout, ne sommes-nous pas en négociation permanente avec nous-mêmes ?

Lilian Thuram

* AVANT-PROPOS DE PASCAL BLANCHARD

Commissaire scientifique de l'exposition



« Exhiber des hommes et des femmes, les mettre à distance des visiteurs, les présenter comme différents et inférieurs, c'est construire une sorte de mise à distance entre le normal et l'anormal, c'est inventer une coupure entre deux humanités. »

L'Occident a inventé le "sauvage". Ce fut un immense spectacle, avec ses figurants, ses décors, ses imprésarios, ses drames et ses incroyables récits. C'est une histoire oubliée, elle est pourtant au carrefour de l'histoire coloniale, de l'histoire de la science et de celle du monde du spectacle et des grandioses expositions universelles qui ont façonné les relations internationales pendant plus d'un siècle (1851-1958).

Ce fut le temps des exhibitions humaines, le temps du "racisme scientifique", un temps où des hommes venaient voir des "monstres" ou des "exotiques" non pas pour ce qu'ils faisaient, mais pour ceux qu'ils étaient censés être. Des êtres différents. Des êtres inférieurs. Des *Autres*...

De quelques individus et "spécimens" au 16^e siècle jusqu'aux "spectacles ethniques" au début du 19^e siècle, à l'image de la célèbre "Vénus hottentote", c'est par milliers que l'Occident va par la suite "recruter" aux quatre coins du monde de nouvelles troupes, familles ou artistes, certains de force, d'autres par "contrat". Le public est curieux, il veut être impressionné, on lui offre le spectacle de la *sauvagerie*.

Le phénomène va prendre de l'ampleur tout au long du 19^e siècle en parallèle des conquêtes coloniales. En moins d'une génération, on va passer de quelques individus capturés et exhibés comme des animaux à de véritables troupes organisées. La foule s'y presse et le public en redemande. Les savants disposent de "spécimens vivants". C'est une immense mise en scène du monde qu'organise alors l'Occident dans des décors aussi extraordinaires qu'éphémères...

Le phénomène va toucher près d'un milliard quatre cents millions de visiteurs aussi bien dans les expositions universelles ou coloniales, dans les jardins d'acclimatation ou les tournées de cirque que sur les scènes de cafés-théâtres ou dans les musées de foire. Exhiber des hommes et des femmes, les mettre à distance des visiteurs, les présenter comme différents et inférieurs, c'est construire une sorte de mise à distance entre le normal et l'anormal, c'est inventer une coupure entre deux humanités. C'est un processus majeur de l'histoire contemporaine, que plusieurs ouvrages fondateurs sur les *zoos humains* avaient mis en exergue, au cours des deux dernières décennies.

Une histoire dont il reste des milliers de photographies, de cartes postales commercialisées, de films officiels ou amateurs, d'affiches de promotion, de peintures et de gravures, de dessins de presse ou d'articles toujours plus sensationnels. En les découvrant, en les décodant, on mesure de quelle façon l'idée de domination s'est généralisée et a imprégné le monde sur un temps relativement court. Enfin, ces images nous permettent d'imaginer aussi la manière dont les opinions publiques ont été convaincues, trompées, manipulées par ces mises en scène de la *sauvagerie*... de Tôkyô à Hambourg, de Chicago à Londres, de Paris à Barcelone, de St Louis à Bruxelles, de Bâle à Johannesburg.

On comprend, en parcourant l'exposition, comment cet immense *barnum* au cœur du système capitaliste a pu faire de la "différence" une frontière invisible entre "Eux" et "Nous". On mesure, désormais, comment le racisme, la ségrégation ou les thèses eugénistes ont pu pénétrer les opinions publiques, sans violence apparente, et en divertissant les visiteurs. On comprend, aussi, que pour déconstruire *notre* regard sur l'*Autre*, il est nécessaire de décoloniser *nos* imaginaires.

Pascal Blanchard

* AVANT-PROPOS DE NANETTE JACOMIJN SNOEP

Commissaire scientifique de l'exposition



L'exposition "EXHIBITIONS, L'invention du sauvage" révèle l'incroyable masse d'œuvres, objets-témoins, qui permettent de mettre en lumière le long processus historique qu'a été la fabrication de l'altérité, l'"invention du sauvage", à travers les siècles.

Le musée du quai Branly, le musée du Prado, le Louvre, le Muséum national d'histoire naturelle, le Victoria & Albert Museum ou encore la National Portrait Gallery et tant d'autres musées, bibliothèques, universités ou archives à travers l'Europe, l'Australie, le Japon ou l'Amérique, trop nombreux pour être cités ici, sans oublier d'importantes collections privées (comme celles de Gérard Lévy, du Groupe de recherche Achac, de Michael Graham-Stewart ou de Georg Laue), conservent des traces de cette incroyable histoire.

« En leur attribuant un nom, une vie, un parcours, on redonne une dignité à des gens qui se sont trouvés un jour sur scène, au milieu d'une foule curieuse, simplement parce qu'on les considérait comme différent. »

Peintures, sculptures, affiches, anamorphoses, moulages sur le vivant, cires, automates, lanternes magiques, costumes et masques, daguerréotypes, tirages photographiques, cartes postales, assiettes, éventails, nappes, puzzles, tickets d'entrée, brochures, documents publicitaires, films, chansons, marionnettes, dioramas et souvenirs des plus insolites ont été identifiés tout au long de la préparation de l'exposition et du catalogue, et se côtoient pour la première fois en un seul lieu autour du même thème, prenant ainsi un sens tout autre.

Ces multiples supports présentés dans les cabinets de curiosités, sur les tréteaux des foires, affichés dans les rues, conservés dans les laboratoires scientifiques ou exposés à l'intérieur d'un pavillon d'une exposition coloniale ou universelle, tous ces accessoires du "théâtre du monde" ont participé à la fabrication de ces spectacles de la différence.

Ceux qui penseraient que ces images ne montrent que des anonymes se trompent. En effet, de nombreux "exhibés" ont pu être identifiés, leurs noms sont connus, leurs parcours repérés, leurs destins aussi incroyables que divers. En les sortant ainsi de leur anonymat, on peut enfin écrire l'histoire des exhibitions sur tous les continents.

Ce faisant, en leur attribuant un nom, une vie, un parcours, on fait sortir ces personnes du carcan auquel on les confinait jusqu'alors. On redonne une dignité à des gens qui se sont trouvés un jour sur scène, au milieu d'une foule curieuse, simplement parce qu'on les considérait comme *différents*. Différents parce qu'ils n'étaient pas de la même "couleur" ou de la même taille, différents parce qu'ils venaient de contrées lointaines.

Découvrir et présenter pour la première fois ce vaste patrimoine, le faire "entrer au musée", donner une réalité tangible à ce "cabinet de curiosités vivantes du monde", c'est les faire concrètement pénétrer dans l'histoire contemporaine. Raconter cette histoire, identifier, analyser et décoder ces objets-témoins, permet d'écrire le récit de la construction de l'altérité en mettant le doigt sur un phénomène universel. Ce patrimoine, divers et multiple, nous interpelle et nous invite à nous situer dans ce "théâtre du monde" ... sur scène, dans le public ou dans les coulisses.

Nanette Jacomijn Snoep

* PARCOURS DE L'EXPOSITION

■ INTRODUCTION

Première exposition majeure, avec une approche internationale, sur ce que l'on désigne sous le terme de « Zoos Humains », *EXHIBITIONS, L'invention du sauvage* s'attache à **sortir de l'anonymat** ces femmes, hommes, enfants, figurants, bêtes de foires, acteurs ou danseurs, **en dévoilant leurs histoires aussi diverses qu'oubliées.**

Peintures, sculptures, affiches, photographies, livres, cartes postales, films, moulages, automates, coiffes et masques donnent un aperçu de l'étendue de ce phénomène et du succès de cette *industrie du spectacle exotique* qui a fasciné plus d'un milliard de visiteurs de 1800 à 1940 et a concerné près de 35 000 figurants dans le monde.

Le parcours de l'exposition rappelle un théâtre : on y trouve la scène avec ses acteurs et ses accessoires tandis que les coulisses montrent l'envers du décor accueillant le récit des destinées de ces exhibés et l'incroyable production d'images qui a façonné une culture du regard.

L'étrange, le sauvage et le monstre ont été de tout temps l'objet d'une vive curiosité. L'Autre interroge, étonne et permet de se situer. Souvent originaire de zones lointaines, il a cristallisé les fantasmes, les peurs, mais aussi les ambitions de domination. Si tous les peuples ont fabriqué leur altérité pour asseoir leur identité, **la pratique de l'exhibition demeure toutefois une pratique unique, propre aux Occidentaux par son ampleur.**

L'histoire des exhibitions débute véritablement en 1492, au moment où l'Europe trouve son « sauvage » dans l'Amérindien. Au retour de son premier voyage, Christophe Colomb présente six Indiens à la cour d'Espagne. Jusqu'au début du 19^e siècle, seuls quelques individus dits « exotiques » ou « monstrueux » sont exhibés, à l'image de la célèbre « *Vénus hottentote* », mais c'est entre 1850 et les années 1930 que les spectacles ethniques atteindront leur apogée.

Lorsque la monstration de l'Autre devient l'expression d'une mise à distance de tout un peuple (ou d'une prétendue « race »), alors commence une autre dimension de l'exhibition, **celle de la construction d'une exclusion et du modèle du « zoo humain ».** Cette mécanique mondialisée a opéré à travers toute l'Europe, aux États-Unis, au Japon, en Australie, en Afrique du Sud... impliquant plusieurs centaines de millions de visiteurs aussi bien dans les expositions universelles ou coloniales, que dans les zoos, sur les scènes de cafés-théâtres et de cirques ou sur les champs de foire.

Les théories raciales, l'entreprise coloniale et la croyance en une supériorité de l'Occident vont trouver dans ces exhibitions une forme de légitimation. Populations exotiques et étrangetés de la nature, acteurs de ce « théâtre du monde », se retrouvent sur scène côte à côte comme appartenant au même univers de l'anormalité, séparés des visiteurs par une barrière réelle ou imaginaire.



Collection anthropologique. Peaux rouges.
Photographie du Prince Roland Bonaparte
© musée du quai Branly,

A travers les 600 œuvres exposées, témoins de cette histoire, l'exposition montre comment ces spectacles, à la fois outil de propagande coloniale, objet scientifique et moyen de divertissement, ont formé le regard porté par l'Occident sur l'Autre.

Ce premier acte présente la venue d'hommes exotiques en Europe, du 15^e siècle au 18^e siècle, et le regard porté sur ces « étranges étrangers », selon les quatre archétypes mis en scène : **le sauvage, l'artiste, le monstre et l'ambassadeur exotique.**

Dès l'Égypte ancienne, on exhibait des *nains* provenant des contrées soudanaises. Dans l'Empire romain, on faisait défiler les « Barbares » et « Sauvages » vaincus pour affirmer l'hégémonie romaine sur le monde.

À la fin du 15^e siècle et avec les grandes explorations, **les Européens vont être peu à peu confrontés à l'Autre exotique, un regard où se mêle curiosité, étrangeté et animalité.** Les cabinets de curiosités se remplissent d'objets des quatre coins du monde mais aussi de portraits de « curiosités de la nature ».



Au début, ces « étranges étrangers » sont peu nombreux et sont le plus souvent accueillis comme des « exceptions » avec tous les égards.

Au moment où les « Sauvages », « butins humains », ramenés par les explorateurs, sont présentés aux cours européennes, à l'image des Indiens Tupinamba qui défilent à Rouen en 1550 devant Henri II ou du célèbre Tahitien Omai présenté à la cour d'Angleterre en 1774, les ambassadeurs de Siam ou de Perse parcourent les cours européennes, et leurs portraits circuleront à travers toute l'Europe des décennies encore après leur venue.

« Tête de Nègre »
Tableau de Jean-Antoine Gros, début 19^e siècle,
© musée du quai Branly, photo Patrick Gries

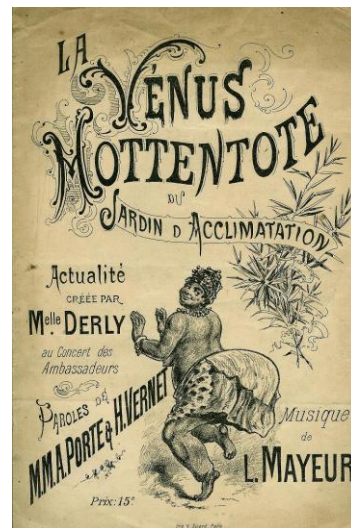
Quant aux « monstres » exhibés, nains, géants, femmes à barbe et autres miracles humains, qu'ils soient originaires de mondes lointains ou d'Europe, leurs portraits décorent les intérieurs des palais européens comme par exemple chez l'archiduc Ferdinand II de Habsbourg au Château d'Ambras.

Quelque soit l'Autre, l'effet reste le même : un sentiment de curiosité face à ces individus étranges, si différents, si exotiques. L'exhibition n'est pas encore un genre. Nous sommes au temps des prémices.

Au début du 19^e siècle, l'exhibition du « Sauvage » n'est plus réservée seulement aux élites, le phénomène se démocratise à un plus large public marquant les débuts d'un genre d'exhibition nouveau. Alors que les savants interrogent la « race », que les hiérarchies se construisent, l'exhibition, où se confondent monstruosité et exotisme, s'impose au 19^e siècle comme un élément majeur de la culture populaire.

En 1800, la Société des Observateurs de l'Homme donne corps à une première forme d'anthropologie qui conduit à l'observation à Paris de Victor de l'Aveyron, enfant sauvage découvert en 1797, et du Chinois Tchong-A-Sam. Mais c'est Saartje Baartman, la « Vénus hottentote », qui va devenir le symbole des exhibitions. Cette jeune femme, originaire d'Afrique du Sud, exhibée à Londres et à Paris entre 1810 et 1815, est au carrefour de cette passion grandissante pour l'étude des prétendues « races » et de cette attente nouvelle du public.

De nouvelles thèses racistes apparaissent alors et se diffusent aisément dans les esprits. Londres devient rapidement la capitale de ces shows ethniques, suivi par la France, l'Allemagne ou les États-Unis. La curiosité, saine ou malsaine, éveillée par le « différent » lors des siècles précédents fait place à une construction « scientifique » de la différence. Dès lors, le « sauvage » exhibé doit ressembler à l'image que l'on en a, à l'image que l'on a fabriquée, à l'image que l'Occident attend.



Henri Sicard, La Vénus Hottentote. Jardin d'Acclimatation (Paris), partition musicale, 1888.

Scène 1 : La construction des prétendues « races »

Les exhibitions de « Sauvages » s'appuient sur le développement grandissant de l'anthropologie tout au long du 19^e siècle. L'esprit du temps est de comprendre, puis de classer et de hiérarchiser le monde, et la science de l'Homme en est l'outil. La hiérarchie des prétendues « races » devient la norme et l'exhibé s'intègre dans ces codes savants qui construisent un regard sur le monde.



Histoire naturelle du genre humain
Planche de Julien Joseph Virey
© musée du quai Branly

Ces « spécimens vivants » venus en Occident deviennent une opportunité sans pareille pour les savants, permettant d'effectuer des mesures anthropométriques, des prises de vue photographiques, et de réaliser des moulages sur le vif. La couleur des yeux, de la peau, la structure des cheveux et les dimensions des crânes deviennent des signes que l'on observe et qui permettent de classer et d'inventorier des « races ».

C'est dans un contexte expansionniste des grandes puissances occidentales et de quête effrénée des scientifiques que les exhibitions vont trouver la légitimité nécessaire à leur existence.

L'exhibition du « Sauvage » l'inscrit dorénavant dans un ordre (celui de la raison et de la rationalité), l'objective dans une hiérarchie (le déviant, le taré, le fou, puis comme le représentant des soi-disant « races inférieures »), tout en l'adossant à l'univers subjectif des représentations populaires de l'Autre et de l'Ailleurs, formant un système cohérent au carrefour des discours savants et des stéréotypes les plus populaires.

Des moulages du phrénologiste Dumoutier, les premiers daguerréotypes, sculptures de Cordier, images anthropométriques et matériel de mesure, piles de livres consacrés à la notion de race et à sa hiérarchie sont présentés au public dans cette scène.

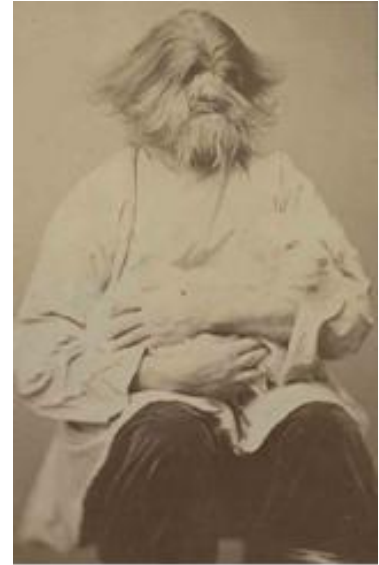
Scène 2 : Le difforme et le lointain mis en scène

Le 19^e siècle connaît un engouement populaire pour les exhibitions, spectacles de la différence où anormalité physique, psychologique et géographique se confondent.

Les cirques et fêtes foraines se multiplient à travers toute l'Europe et aux États-Unis. *Barnum et Bailey*, dont les noms sont aujourd'hui synonymes de spectacles, sont les précurseurs de ce mouvement aux États-Unis.

À New York, le Musée américain de Barnum, en plein cœur de Manhattan, devient le *show* le plus populaire du pays. Ce que Barnum invente alors, c'est la mise en scène de « monstres » dans un espace dédié aux loisirs, en programmant simultanément des « conférences scientifiques », des tours de magie, des danses ou des reconstitutions théâtrales.

Les frères-siamois Chang & Eng, les jeunes mexicains microcéphales appelés les « derniers Aztèques », le mythique « Krao le chaînon manquant » du Laos souffrant d'une pilosité excessive, ou l'Afro-Américain handicapé mental « *What is it ?* » sont des passeurs entre le monde des « freaks » et celui des « ethniques ».



Adrian Jeftichejev appelé « l'Homme-Chien »
© musée du quai Branly

Progressivement, ceux que l'on considérait comme « exotiques » pénètrent cet univers, afin de distraire le public de plus en plus avide de spectaculaire, de nouveauté, d'étrangeté. L'exposition d'indigènes aux côtés de « freaks » devient un *genre* à part entière.

ACTE 3 – LE SPECTACLE DE LA DIFFÉRENCE

RECRUTER,
EXHIBER,
DIFFUSER

Dans le deuxième tiers du 19^e siècle, l'exhibition des Zoulous à Londres ou des Aborigènes à Paris donne autant de frissons, si ce n'est plus, que la femme à barbe, le lilliputien ou des siamois, car il postule que tout un peuple est proche de ces *déviations* corporelles, culturelles et mentales. Ce n'est plus l'exception, mais bien la norme extraordinaire des mondes qui nous entoure, mondes qu'il va falloir bientôt maîtriser, contrôler et coloniser, ou mondes qui seraient amenés à disparaître.

Le « Sauvage » devient la garantie du succès d'un spectacle. Toujours à la recherche de phénomènes spectaculaires, les nombreux impresarios ne cessent de monter des spectacles afin d'assouvir une demande accrue du public. Tournées mondiales de troupes exotiques, cirques et foires présentant des hommes, femmes et enfants des quatre coins du monde : le spectacle exotique devient un spectacle de masse.

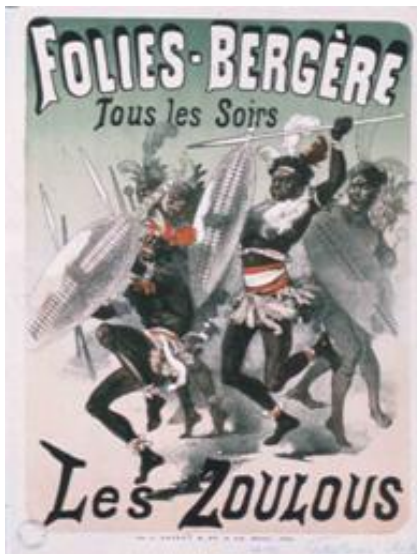


Roland Bonaparte, *Spectacle d'Aborigènes d'Australie: Billie, Jenny et leur fils Toby aux Folies-Bergère (Paris)*,
© musée du quai Branly

Alors que l'on sort progressivement du temps de l'esclavage et que l'on entre dans celui des empires, l'ordre du monde s'organise entre ceux qui vont être exhibés et ceux qui seront les spectateurs. Quelle que soit la frontière entre le vrai et le faux, la présentation des populations dites « exotiques » indique également qu'elles sont, du fait même de leur statut, inférieures à l'Européen, à l'Américain ou au Japonais, donc colonisables.

Dans ce 3^e acte, le visiteur découvre ces « acteurs de la sauvagerie » qui se produisent sur scène, devenant de véritables professionnels, tels les **aborigènes**, les **zoulous**, les **charmeuses de serpents**, les **funambules japonais** ou les **danseuses du ventre orientales**, mais aussi le **Clown Chocolat dessiné par Toulouse-Lautrec** ou encore le personnage mythique de **Buffalo Bill** qui présente son show autour de l'archétype de l'Amérindien exhibé, qui marquera à jamais l'imaginaire du Far West.

Scène 1 : La professionnalisation des exhibitions



Jules Chéret, Affiche 1878,
Coll. Groupe de recherche Achac/Pascal Blanchard

Londres devient l'étape incontournable pour le succès d'une « troupe », avec les exhibitions d'Indiens Botocudos en 1817, de Lapons en 1822, de Fuégiens en 1829, de Guyanais en 1839, mais aussi de plusieurs groupes de Zoulous, dont l'importante exhibition de 1853 qui inaugure une « grande tournée » dans toute l'Europe et affirme un modèle qui va s'imposer jusqu'à la fin du siècle.

Plusieurs lieux permanents se spécialisent dans ce type de spectacle comme l'Egyptian Hall à Londres, les Folies-Bergère à Paris ou le Panoptikum de Castan à Berlin, qui ont recours à des affiches spectaculaires pour annoncer leurs spectacles. Placardée dans les rues de New York, Londres, Paris ou Berlin, **l'affiche devient le médium par excellence en matière de diffusion de l'image des exhibés** : corps à demi dénudé et toujours dansant, la couleur de peau toujours ostensible, l'animalité mise en avant, l'image doit faire vendre.

À Paris, comme dans toute l'Europe et aux États-Unis, ces spectacles et leurs images vont produire et construire un discours sur le « sauvage » d'une incroyable efficacité.

L'appréhension du Sauvage, de l'« Autre » se construit alors essentiellement à partir de l'omniprésence de l'image et du discours savant. Si cette imagerie est discours sur l'« Autre », elle est également discours sur soi.

Scène 2 : L'Indien d'Amérique à la conquête du monde

C'est tout naturellement aux États-Unis que les premiers « shows » d'Indiens apparaissent avant de s'exporter à travers le monde. Dès les années 1820 les premières troupes d'Indiens arrivent en Europe. La venue du peintre George Catlin avec son « musée vivant » et la troupe de l'imprésario indien Maungwudaus marqueront le public français dans les années 1840. Cette troupe donnera également un spectacle devant le roi Louis-Philippe.

Le mythe de l'Indien est né et les Indiens d'Amérique sont les populations exotiques les plus exhibées dans le monde.

Œuvre commandée par le roi Louis-Philippe
à la suite du spectacle de danses
présenté par la troupe indienne de George Catlin au Louvre en 1845
© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Descoings



Le *Wild West Show* de Buffalo Bill va avoir, par la suite, un retentissement mondial, aux côtés de dizaines de troupes et de cirques spécialisés dans ce type de « Far West », comme celle montée par l'imprésario Hans Stosch Sarrasani. Nés en Amérique, ces « professionnels de la reconstitution » organiseront des tournées à travers le monde et passeront dans les plus grandes villes d'Europe, élaborant un « concept » nouveau dans l'univers de la culture de masse.

Leur démarche sera d'exhiber les êtres les plus « sauvages », hybrides d'humanité et d'animalité pour fasciner un public encore assez naïf dans des mises en scène qui redonnent vie à l'Ouest américain.

Le *Wild West Show* qui exhibe également Sitting Bull et Geronimo, fameux résistants à l'armée américaine, fait oublier aux spectateurs les massacres perpétrés lors des guerres indiennes.

Scène 3 : Artistes exotiques

Si le « Sauvage » est exhibé comme le symbole d'un peuple ou d'une prétendue « race », un spécimen vivant d'une altérité réelle ou imaginaire, **l'artiste « exotique » vient briser ce cadre en mettant, aussi, en avant une « compétence », un art ou un divertissement.** Le cadre se brouille.

Dans nombre de spectacles, la frontière est ténue entre exhibition ethnique et représentation théâtrale, une troupe pouvant passer d'un genre à l'autre. Pourtant, les critiques émergent, comme en août 1912 lorsque Léon Werth exprime sa honte face à l'attitude du public : **« Tous ces gens qui, la semaine, ont peiné à des tâches misérables et sur qui la civilisation n'a passé que comme un dressage ont des instincts de marchands d'esclaves ».**



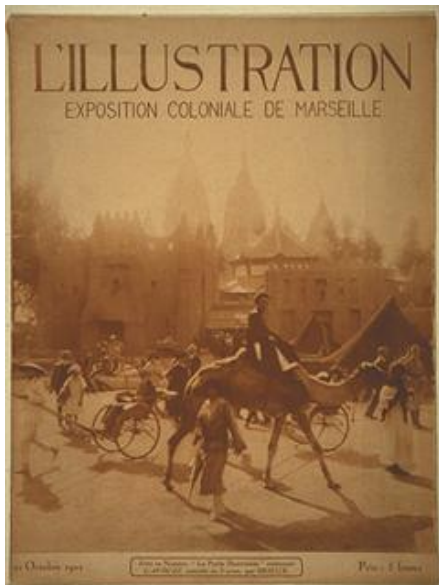
De l'acteur afro-américain Ira Aldridge au clown cubain Chocolat, de la danseuse japonaise Hanako à l'acrobate antillaise Miss Lala, qui fascinent Auguste Rodin et Edgar Degas, des *black face minstrels* à l'Afro-Américaine Joséphine Baker, en passant par les danseuses du ventre orientales et les danseuses royales du Cambodge qui sont les délices des expositions universelles, **l'exotique se professionnalise.**

C'est surtout grâce à la danse, et en répondant aux fantasmes du public, que des artistes exotiques s'imposent en Occident.

Dès les années 1890, les « danses exotiques », dans lesquelles le corps de l'« Autre » se mue en objet de désir, se multiplient sur les scènes des grandes villes européennes et particulièrement à Paris.

L. Damaré, « Olympia. Les trois grâces tigrées », Paris, affiche, 1891. © Collection Groupe de recherche Achac / Pascal Blanchard.

Démésure, éclectisme et reconstitutions éphémères marquent cette partie de l'exposition illustrée par des affiches de grand format, de théâtres miniatures, une automate d'un zoulou et une frise peinte, de projections de films d'archives, mais aussi une accumulation de photographies et de cartes postales.



« Le pavillon annamite »,
Exposition coloniale de Marseille,
L'illustration, couverture de presse, 1922.
© Groupe de recherche Achac / Gilles
Boëtsch.

Trois espaces spécifiques vont désormais promouvoir à grande échelle les exhibitions humaines et coloniales : **les jardins d'acclimatation, les villages itinérants et les expositions universelles et coloniales**. Le succès rencontré s'observe par la multiplicité des événements, l'ampleur géographique du phénomène, et bien évidemment par le nombre d'entrées qu'ils génèrent qui se chiffrent en dizaines de millions.

Les troupes peuvent réunir plusieurs centaines d'exhibés, le plus souvent rémunérés, que l'on expose au milieu d'un véritable décorum et parmi des animaux exotiques, censés faire voyager le spectateur dans le lointain et faire oublier la réalité des guerres coloniales.

La première troupe de ce type est exhibée par l'entreprise Hagenbeck en 1874 à Hambourg, l'année même où l'Américain Barnum arrive en Europe. En 1876, lors de la Philadelphia Centennial Exhibition plusieurs troupes sont proposées, et en 1878 c'est à Paris que les « sauvages » déambulent entre les pavillons.

Jusqu'au milieu des années 1930, les expositions universelles, coloniales et nationales, à travers le monde entier, vont intégrer cette dimension « exotique » dans d'immenses mondes de carton-pâte. Les troupes itinérantes, sous la forme de villages ethniques dirigés par des Occidentaux ou, plus rarement, d'anciens exhibés, passent d'un monde à l'autre, traversent les frontières et touchent la moindre petite ville d'Europe ou d'Amérique.

L'exhibition sert aussi, dans ce cadre, de mécanique à « fabriquer du national », de l'identité, de la fierté et de l'unité nationale. C'est une sorte de miroir en négatif de l'Européen, une image qui rassure les visiteurs sur leur modernité et leur « normalité ».

Scène 1 : Les jardins d'acclimatation

La vogue des zoos et jardins trouve son origine à la fin des années 1820 où le pacha d'Egypte fait cadeau de trois girafes aux puissants d'Europe, qui seront exposées à Londres, Vienne et à Paris au Jardin des Plantes. Si les girafes fascinent, leurs accompagnateurs aiguissent tout autant la curiosité des publics. **Le couple homme-animal connaît dès lors un succès retentissant.**

À la fin du 19^e siècle, les zoos et jardins se tournent progressivement vers **l'exhibition d'humains afin de présenter un spectacle le plus attractif possible pour le public.** Dans un contexte colonial, ce phénomène s'étend à travers toute l'Europe.

Partout le « sauvage » s'impose comme un modèle type aux codes désormais identifiés par tous. Les jardins d'acclimatation, qui accueillent l'humain aux côtés des animaux et dont **les affiches frappent les opinions, deviennent des étapes incontournables du divertissement populaire**



Jardin zoologique d'Acclimatation, Somalis.
Affiche, 1890.
Coll. Groupe de recherche Achac/
Pascal Blanchard.

Scène 2 : Les villages exotiques itinérants

Carl Hagenbeck, directeur du zoo de Hambourg, est le **précurseur du modèle des villages itinérants** qui touchera pratiquement l'ensemble du monde occidental.

Ses troupes et son modèle s'exportent dans toute l'Europe et en Amérique. Très vite, les impresarios français se spécialisent dans le genre, exportant dans plus d'une vingtaine de pays leurs « Sénégalais », « Dahoméens » et autres « Arabes d'Alger ».

La notion d'itinérance de villages est un processus assez « tardif » et évolutif dans celui de la monstration, adaptant les grands shows du type Buffalo Bill ou Barnum aux plus petites expositions ou aux villes de province.

Le public semble conquis, les cartes postales publiées à ces occasions sont directement vendues par les figurants et l'investissement est rentabilisé au bout de deux ou trois ans.

Outre les « exotiques », on propose des villages bretons, flamands, irlandais ou alsaciens en Europe, ou coréens et aïnous au Japon, en ces temps où la norme impose un modèle unique du *citoyen*.



Champ de Mars en 1895
Exposition du organisée par Joannès Barbier comme à Lyon en 1894
et à Rouen en 1896. © musée du quai Branly

Exhiber l'autre **devient un signe visible de modernité et de grandeur, d'uniformité désirée aussi**. À l'inverse, certains pays comme la Russie ou le Japon refusent que leurs concitoyens figurent dans les spectacles ethnographiques, affirmant par cette demande leur appartenance à l'Occident. Les frontières du monde se construisent dans les enclos réduits de ces reconstitutions de pacotilles, et chaque visiteur repart avec un souvenir : ils ont vu le « Sauvage » !

Scène 3 : Les expositions universelles et coloniales



Aus der Völkerschau der Kannibalen
von den Südsee-Inseln

F. W. Siebold (éd.), « Tournée en Allemagne des Canaques, des îles mystérieuses aux légendes cannibales », Cologne, carte postale, 1931.
© Collection Groupe de recherche Achac / Coll. Part.

Voir c'est savoir affirme l'exposition universelle de Chicago en 1893, et l'Occident se met à croire que ces « monstres de foire » n'ont d'autre destin que d'être civilisés par les prétendues « races supérieures ». Depuis l'Exposition universelle de Londres de 1851, où l'Inde est mise au cœur de l'événement en tant que colonie, **les expositions universelles et coloniales servent de vitrines à l'expansion coloniale mêlant, selon les cas, un discours scientifique aux spectacles de « sauvages » dominés et exhibés**. La France et les États-Unis sont à cet égard exemplaires avec un grand nombre d'expositions, réalisées au moins tous les dix ans.

À partir de 1883, les expositions coloniales permettent aux grandes puissances européennes de montrer leur domination sur le monde. Elles se déroulent également dans les empires mêmes (comme à Hanoï en 1901-1902, Calcutta en 1883 ou à Sydney en 1870). Les plus emblématiques, en Europe, restent la British Empire Exhibition de Wembley en 1924-1925 et l'Exposition Coloniale Internationale de Paris en 1931.

Les milliers d'images-vestiges produites par cette culture de masse, illustrent l'immensité du phénomène, et laissent apparaître une entreprise au cœur du système capitaliste qui a pu faire de la « différence » une frontière invisible entre « Eux » et « Nous ». On mesure ainsi comment le racisme a pu pénétrer les opinions publiques, sans violence apparente et par le biais du divertissement.

■ EPILOGUE - UN MOUVEMENT PROGRESSIF DANS LES ANNEES 30

Le parcours de l'exposition s'achève avec la fin des exhibitions dont les raisons sont diverses mais identiques à l'échelle du monde : manque d'intérêt du public, développement de l'industrie du cinéma, nouvelles formes de propagande impériale...

Les exhibitions humaines et coloniales vont progressivement disparaître au cours des années 1930. Trois raisons expliquent ce processus extrêmement rapide : **le désintérêt des visiteurs** malgré des « spectacles » qui font de plus en plus appel à l'altérité la plus visible et aux mises en scène les plus spectaculaires ; **la volonté des puissances coloniales de montrer que le processus colonial est en marche** excluant de facto le « sauvage » des grandes apothéoses coloniales ; **l'émergence de nouveaux supports** comme le cinéma qui offrent au public de nouveaux espaces d'imaginaire.

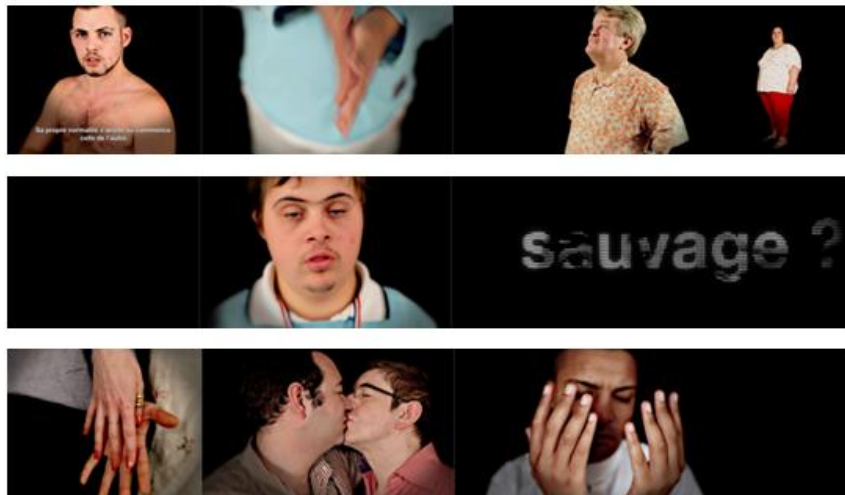
Le mode de monstration le plus brutal est maintenant dépassé. L'Autre n'est plus un vaincu encore « sauvage », c'est désormais un « indigène pacifié » ou un « immigré exotique », se frayant un chemin tracé pour lui sur la voie du « progrès ». Les dernières tournées ethnographiques en Europe semblent, alors, ne plus rencontrer de public, comme on le constate notamment avec la troupe des « négresses à plateaux Sara-Kaba » à Cologne en 1930-1931.

La toute dernière expression de ce type de manifestation aura lieu à Bruxelles en 1958 à la veille des indépendances. Cependant, face aux critiques, les organisateurs devront fermer les villages congolais. C'est la fin des « zoos humains ».

...

Pour clore l'exposition, Lilian Thuram, commissaire général de l'exposition, a choisi une œuvre de Vincent Elka, artiste vidéaste.

Dans une installation forte et émouvante, placée dans une boîte de 20 m², l'artiste laisse la parole aux populations stigmatisées aujourd'hui. Sur les 3 murs qui composent l'installation, ces femmes et hommes témoignent. Comment vivent-ils au quotidien ?, comment se positionnent-ils par rapport aux autres... Se sentent-ils « autres » ?



« Au travers des témoignages de personnes souffrant de discrimination active ou passive, je me suis rapidement rendu compte que les discours se croisent et qu'il n'y aurait aucune confusion si je décidais de télescopier leur image et leurs mots sur les écrans de l'installation. Tels que la société avait édicté ses canons, ils devenaient, de manière emblématique, les identités multiples de l'anormalité. Anormalité qui justifie encore aujourd'hui des « accusations en hérésie » et des « mise à l'index » d'un autre âge. On ne se marie pas avec. On renvoie dans son pays. On ne recrute pas. On ne fait pas rentrer dans les discothèques. On se moque. On rejette le paria comme un monstre de foire. »

Vincent Elka

* GÉNÉRIQUE DE L'EXPOSITION



© musée du quai Branly, photo Cyril Zannettacci

■ **Commissaire général** : Lilian Thuram

Lilian Thuram a connu une carrière prestigieuse de footballeur international : **champion du monde en 1998**, champion d'Europe en 2000, vice-champion du monde en 2006, ainsi que de nombreux titres en club. Lilian Thuram a participé en 2007 à l'exposition *Diaspora* au musée du quai Branly, à travers un film de la cinéaste et commissaire Claire Denis dans lequel il livrait sa vision et son expérience de la diaspora.

En 2008, il a créé la **Fondation Lilian Thuram, Éducation contre le racisme** (www.thuram.org). Il est l'auteur de *Mes Étoiles noires. De Lucy à Barack Obama* (Philippe Rey, 2010 – Points, 2011).

■ **Commissaires scientifiques** :

Pascal Blanchard - Historien, spécialiste du fait colonial, documentariste, chercheur associé au CNRS (Laboratoire Communication et Politique), co-directeur du groupe de recherche Achac (www.achac.com), membre du comité scientifique de la Fondation Lilian Thuram, Education contre le racisme.

Il a publié ou codirigé plusieurs dizaines d'ouvrages depuis 1993, notamment *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines* (La Découverte, 2004), *La France Noire* (La Découverte, 2011), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre* (La Découverte, 2011) ou encore le coffret de huit livres *Un Siècle d'immigration des Suds en France* (GRA, 2009).

L'exposition a été réalisée avec la participation des équipes et le concours des collections iconographiques du Groupe de recherche Achac

Nanette Jacomijn Snoep - Anthropologue, responsable de l'Unité Patrimoniale Histoire au musée du quai Branly depuis 1999, enseigne l'histoire de l'art africain à l'université de Paris X (2004-2007), à l'École du Louvre (depuis 2005). Elle a été co-commissaire de l'exposition *1931. Les étrangers au temps de l'exposition coloniale* à la CNHI en 2008 et a co-dirigé son catalogue. En 2009, elle a été commissaire de *Recettes des Dieux* au musée du quai Branly dont elle a dirigé le catalogue et en 2012 elle est commissaire-associé de l'exposition *Maîtres du Désordre* au musée du quai Branly (commissaire : Jean de Loisy).

■ **Scénographie** :

Léa Saito & Massimo Quendolo

* AUTOUR DE L'EXPOSITION

LE COLLOQUE INTERNATIONAL « AUTOUR DES ZOOS HUMAINS » LES 24 ET 25 JANVIER 2012

De 9h30 à 19 h00/Théâtre Claude Lévi-Strauss/Entrée libre dans la limite des places disponibles

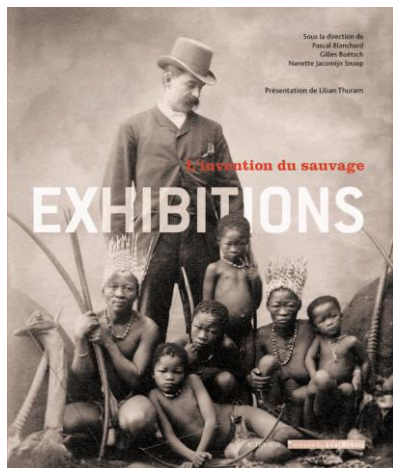
En présence et avec la participation de Lilian Thuram (commissaire général de l'exposition), Pascal Blanchard & Nanette Jacomijn Snoep (commissaires scientifiques de l'exposition), Gilles Boëtsch (directeur de recherche au CNRS et co-directeur du catalogue de l'exposition), et une trentaine de spécialistes internationaux, tous invités à **croiser leurs regards sur le phénomène des exhibitions à la fois de monstres et d'exotiques en Europe, aux Etats-Unis et au Japon dans le cadre de quatre tables rondes thématiques.**

Les tables rondes, introduites par des présentations courtes de chaque intervenant afin de donner toute leur place aux échanges et débats, aborderont les questions suivantes :

- La construction de la race et d'un regard dans les exhibitions ethnographiques, *l'invention de l'autre*
- Images et imaginaires sur les « sauvages » dans les exhibitions, *une histoire du regard*
- Exhibition, colonisation et construction nationale, *l'impact des exhibitions*
- Le sauvage, une construction ordinaire, *enjeux contemporains.*

Ce colloque international, organisé en collaboration avec la **Fondation Lilian Thuram Education contre le racisme, le CNRS et le Groupe de recherche Achac**, s'inscrit dans le prolongement des colloques précédents sur les exhibitions ethnographiques et coloniales, organisés à Marseille en 2001 (3 journées) et à Londres en 2008 (1 journée), et préfigure les étapes suivantes qui se tiendront à l'Université de Lausanne en mai 2012 (2 journées) et à Los Angeles en 2014 (4 journées).

LE CATALOGUE DIRIGÉ PAR PASCAL BLANCHARD, GILLES BOËTSCH (ANTHROPOLOGISTE ET DIRECTEUR DE RECHERCHE AU CNRS) ET NANETTE JACOMIJN SNOEP



SOMMAIRE

Préface de Stéphane Martin
Présentations de Lilian Thuram, Pascal Blanchard et Nanette Jacomijn Snoep

Introduction

Exhibitions. L'invention du sauvage

Partie 1 • Transformations & origines

Du spécimen à la scène : la naissance d'un genre
Des cabinets de curiosités à la passion pour le "sauvage"
Sauvages images
Jardins d'acclimatation, zoos et naturalisation

Partie 2 • Diffusion & apogée

La scène ethnographique, rideau de fond et accessoires
Des hommes exotiques dans les expositions universelles et internationales (1851-1937)
Les expositions coloniales ou l'invention des "indigènes"
Cirques, scènes et café-théâtre ou le mélange des genres (1850-1930)

Partie 3 • Mutations & héritages

De la carte postale au cinématographe : l'invention du réel
Les villages itinérants ou la démocratisation du "sauvage"
L'effacement des exhibitions ethniques
Les zoos humains, (mauvais) spectacles interculturels

LE HORS-SERIE

A l'occasion de l'exposition, le mensuel **Beaux Arts magazine** édite un Hors-série de 52 pages comportant de nombreuses **illustrations**, 9 €

L'AUDIOGUIDE

De qui sommes-nous le « sauvage » ? Comment ces zoos humains et ces spectacles ont-ils formé le regard de l'Occident sur l'Autre ? Comment aiguïser notre regard face à ces images ?

Lilian Thuram guide les visiteurs à travers un parcours audioguidé passionnant et leur fait découvrir ces images, entre exotisme et monstrueux, science et voyeurisme, exhibition et spectacle.

*Audioguide disponible sur place en français et en anglais, 5€
Audioguide téléchargeable en français et en anglais, sur le site internet du musée : 3€
Application iPhone de l'audioguide, disponible en français et en anglais sur l'Apple Store, 2,99€*

LES VISITES

- Des visites guidées sur réservation (1h)

Plusieurs visites, toutes accessibles aux visiteurs en situation de handicap, sont organisées sur réservation aux visiteurs individuels, groupes adultes et scolaires (collèges et lycées, dès 11 ans)

- Des étudiants en médiation culturelle sont à la disposition du public pour éclairer leur visite du musée et de ses collections. Répartis dans les différentes aires géographiques du Plateau des collections et dans l'exposition *EXHIBITIONS, L'invention du sauvage*, ils sont reconnaissables à leur T-Shirt.

*Plateau des collections, sur présentation d'un titre d'accès au musée,
les samedis et dimanches de 13h00 à 18h00.*

LE BEFORE EXHIBITIONS

Vendredi 6 janvier 2011 de 19h à 23h

Les *BEFORE* du quai Branly : des premières parties de soirée festives, plus particulièrement dédiées aux 18-30 ans, pour découvrir le musée autrement ! À travers performances et activités, le public est invité à venir à la découverte des nombreuses cultures représentées au musée.

De 19h à 20h30, le *BEFORE* propose d'explorer l'exposition *EXHIBITIONS, L'invention du sauvage* de manière privilégiée, accompagné de conférenciers, avant de plonger dans un univers réinterprété par des artistes d'aujourd'hui, grâce à des performances alternatives.

*Événement gratuit et plus particulièrement dédié aux 18-30 ans
Accès dans la limite des places disponibles.*

LA BOITE A QUESTION

Le musée du quai Branly propose aux visiteurs de l'exposition *EXHIBITIONS, L'invention du sauvage* une « boîte à question ». En lieu et place du livre d'or traditionnel, les visiteurs peuvent déposer, par l'intermédiaire d'une borne multimédia, un message libre, qu'il soit écrit, dessiné ou vidéo (d'une durée de 60 secondes maximum) et consulter les témoignages des autres visiteurs et des commissaires de l'exposition.

Une sélection des messages laissés par les visiteurs et des réponses apportées par les commissaires sera accessible depuis le www.quaibrany.fr pendant la durée de l'exposition
Accès libre dans l'espace d'exposition.

■ LES ACTIONS PEDAGOGIQUES

- Un numéro spécial de la revue pédagogique **Textes et Documents pour la Classe** : « Exhibitions. L'invention du sauvage » numéro 1023, 1^{er} novembre 2011 (disponible sur abonnement ou achat au numéro dans le réseau SCEREN).

La revue *TDC* propose tous les quinze jours un dossier complet consacré à un thème choisi selon une alternance arts, littérature, histoire, géographie, sciences, éducation civique.

Destiné en priorité aux enseignants du premier et du second degré, mais aussi aux grands élèves, aux étudiants, aux formateurs et aux parents d'élèves, ce dossier se compose de plusieurs articles abondamment illustrés (dont un poster central), rédigés par des spécialistes, et de séquences pédagogiques fondées sur les programmes du primaire et du secondaire, conçues et réalisées par des enseignants du terrain.

- A 2 voix : conférences destinées aux collégiens et lycéens

Le musée du quai Branly rassemble deux personnalités pour une conversation avec un public d'élèves de collèges et lycées. À partir de janvier 2012, ce cycle s'intéresse aux enjeux historiques et aux échos contemporains de l'exposition « Exhibitions, l'invention du sauvage ». Programme et inscription sur www.quaibrantly.fr rubrique « enseignants ».

■ LE CINEMA

En lien avec l'exposition, une vingtaine de séances de projection sont proposées autour de documentaires, de films de fictions et de films d'archives, et abordent, en fonction de thématiques, différentes figures ou sujets liés aux exhibitions et aux zoos humains, comme l'histoire de Sarah Baartman, la Vénus Hottentote, la figure de Buffalo Bill, celle de Joséphine Baker ou encore du guerrier Bontoc. (Programmation en cours)

*Du jeudi 26 au dimanche 29 janvier et du samedi 4 au dimanche 5 février 2012
Deux séances de projection-débat exceptionnelles les 23 mars et 6 avril 2012
Salle de cinéma du musée
Accès libre dans la limite des places disponibles*



« Zulu mealtime » © Nicolaas Henneman
Ce groupe de Zulus voyagea de Cape Town vers Londres en mai 1853.

* LES COLLECTIONS HISTOIRE ET PHOTOGRAPHIES DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

■ LA COLLECTION HISTOIRE

Le musée du quai Branly possède une unité patrimoniale « Histoire » composée d'arts graphiques, de peintures, de sculptures et de mobilier relatifs à l'histoire des découvertes et des voyages, de l'expansion européenne et des échanges et métissages depuis le 16^e siècle jusqu'aux années 1930. Une partie de cette collection est héritée du musée de l'Homme et de l'ancien musée national d'Arts d'Afrique et d'Océanie. Enrichie d'acquisitions importantes depuis 2006, **cette collection compte désormais près de 6 000 œuvres d'une très grande diversité.**

A la variété des techniques s'ajoute celle des représentations : dioramas datant de l'exposition coloniale de 1931, aquarelles de marins du 18^e et du 19^e siècle représentant des paysages et des hommes du monde entier, dessins de voyages de célèbres artistes comme Paul Gauguin ou Henri Matisse à Tahiti et aux Marquises, peintures orientalistes ou croquis d'explorateurs en Afrique, bustes coloniaux, puzzles, miniatures, portraits d'Indiens de George Catlin, images fantaisistes sur les Indiens d'Amérique tels qu'on les imaginait au 16^e siècle...

Toutes ces œuvres constituent autant de témoignages historiques capables de nous renseigner sur l'évolution des visions occidentales de l'Autre en fonction des lieux et des époques. Elles sont aussi un formidable rappel du rôle fondamental que continuent à jouer ces images dans notre imaginaire. A cet égard, l'importante iconographie dont dispose le musée sur la représentation de l'esclavage constitue une ressource riche d'enseignements.

Nanette Snoep, commissaire de l'exposition, est la responsable de l'unité patrimoniale Histoire du musée du quai Branly.

■ LA COLLECTION PHOTOGRAPHIES

Le musée du quai Branly conserve quelque 700 000 photographies anciennes et contemporaines, qui constituent une collection de référence internationale.

Un héritage patrimonial :

580 000 photographies sont issues de la photothèque du musée de l'Homme et 70 000 de la bibliothèque de l'ancien musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie, auxquelles s'ajoutent les nouvelles acquisitions, soit 50 000 depuis 1998. De nombreux clichés datent de l'invention du procédé photographique.

La période 1840-1870 est représentée avec, notamment, un ensemble de daguerréotypes témoignant des premières utilisations de la photographie par l'anthropologie.

À la diversité des origines des auteurs, militaires, explorateurs, voyageurs fortunés, scientifiques, correspondent autant de points de vue. Les images des années 1920-1930 correspondent à l'émergence de l'ethnologie française. Aux côtés des ethnologues, les photographes professionnels sont également présents. Géographiquement, les points forts de la collection sont l'Amérique • plus particulièrement le Mexique, le Pérou, le Brésil ; l'Afrique équatoriale et l'Afrique de l'Ouest ; la Polynésie, la Mélanésie, l'Indonésie et le Vietnam.

Christine Barthe est responsable scientifique de l'Unité Patrimoniale des collections Photographies du musée du quai Branly.

Un cabinet d'arts graphiques ouvrira prochainement au sein du Plateau des Collections et permettra aux visiteurs de découvrir les richesses des collections Histoire et Photographies. La collection de l'unité patrimoniale Histoire est aussi très régulièrement sollicitée pour des prêts en France et à l'étranger ou dans le cadre d'expositions temporaires au musée du quai Branly, telle que « D'UN REGARD L'AUTRE » en 2006, « PLANETE METISSE » en 2007 ou aujourd'hui dans « EXHIBITIONS. L'Invention du Sauvage ».



**Fondation
Lilian
Thuram**
Éducation
contre
le racisme
www.thuram.org

On ne naît pas raciste, on le devient. Cette vérité est la pierre angulaire de la Fondation Education contre le racisme. Le racisme est avant tout une construction intellectuelle. Nous devons prendre conscience que l'Histoire nous a conditionnés, de génération en génération, à nous voir avant tout comme des Noirs, des Blancs, des Maghrébins, des Asiatiques ...

Il est important de comprendre comment nos préjugés se sont mis en place pour pouvoir les déconstruire.

Nos sociétés doivent intégrer l'idée pourtant simple que la couleur de la peau ou le sexe d'une personne ne détermine en rien son intelligence, la langue qu'elle parle, la religion qu'elle pratique, ses capacités physiques, ce qu'elle aime ou déteste. Chacun de nous est capable d'apprendre n'importe quoi, le pire comme le meilleur.

« *La question de l'inégalité des sexes est éminemment politique. Ce modèle inégal est la matrice de tous les autres régimes d'inégalité.* » **Françoise Héritier, membre du comité scientifique de la Fondation**

« *Nous possédons une origine unique : nous sommes tous des Africains d'origine, nés il y a trois millions d'années, et cela devrait nous inciter à la fraternité.* » **Yves Coppens, membre du Comité scientifique de la Fondation**

Les actions de la fondation s'appuient sur l'expertise de son comité scientifique, composé de Françoise Héritier, anthropologue, d'**Yves Coppens**, paléanthropologue, de **Marie Rose Moro**, psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, de **Doudou Diène**, juriste, rapporteur spécial des Nations Unies sur les formes contemporaines de racisme (2002-2008), d'**Evelyne Heyer**, généticienne des populations humaines, de **Ninian Hubert Van Blyenburgh**, anthropologue et didacticien, d'**Elisabeth Caillet**, muséologue, de **Michel Wieviorka**, sociologue, de **Françoise Vergès**, politologue, de **Tzvetan Todorov**, philosophe et historien, de **Pierre Raynaud**, ingénieur en développement des politiques publiques, de **Carole Reynaud Paligot**, historienne, de **Pascal Brice**, diplomate, de **Pascal Boniface**, géo-politologue, de **Lluis Sala Molins**, philosophe, de **Pascal Blanchard**, historien, de **Patrick Estrade**, psychologue, d'**André Magnin**, commissaire d'expositions.

Parmi les actions développées depuis la création de la Fondation en 2008 :

- Des interventions dans les écoles, les collèges, les lycées et les universités françaises et étrangères,
- Des conférences et des débats,
- La participation à des émissions de télévision et de radio,
- Le challenge Thuram en Seine-et-Marne,
- Le soutien à des manifestations contre les discriminations,
- La participation à la réflexion européenne d'éducation contre le racisme avec le Conseil de l'Europe
- L'édition du livre *Mes étoiles noires, de Lucy à Barack Obama* qui a reçu le Prix Seligmann contre le racisme en 2010 (Ed. Philippe Rey, janvier 2010, Ed. Points, mai 2012.),
- La conception réalisation de l'outil pédagogique *Nous Autres*, programme multimédia d'éducation contre le racisme pour les enseignants et les élèves de CM1 CM2, envoyé gratuitement aux écoles sur inscription www.commandedvdnousautres.com/

La Fondation est soutenue par la CASDEN, la MGEN, la Fondation du FC Barcelone et le Conseil Général de Seine-et-Marne.



Fondation Lilian Thuram - Éducation contre le racisme
BP 70450 - 75769 PARIS CEDEX 16 – France
Président : Lilian Thuram
Vices Présidents : Juan Campmany et Rafael Vila San Juan
Directeur : Lionel Gauthier
Contact : lionel.gauthier@thuram.org

* INFORMATIONS PRATIQUES : WWW.QUAIBRANLY.FR

Visuels en téléchargement sur <http://ymago.quaibrantly.fr> - Accès fourni sur demande

* CONTACTS

Contact presse :

Pierre LAPORTE Communication

tél : 33 (0)1 45 23 14 14

info@pierre-laporte.com

Contacts musée du quai Branly :

Nathalie MERCIER

Directrice de la communication

tél : 33 (0)1 56 61 70 20

nathalie.mercier@quaibrantly.fr

Magalie VERNET

Adjointe de la directrice de la communication

Responsable des relations médias

tél : 33 (0)1 56 61 52 87

magalie.vernet@quaibrantly.fr

* LES PARTENAIRES MEDIAS DE L'EXPOSITION

